

Lors du stage organisé à l'IUFM de Bretagne les 16 et 17 mars 2006 intitulé "Les problèmes philosophiques de l'inconscient", Michel Poitevin, professeur de philosophie au lycée de Tréguier, a présenté, sur ce sujet, la réflexion qui nourrit le cours qu'il destine à ses élèves. Outre les auteurs cités, ce travail s'est inspiré plus particulièrement de deux ouvrages :  
-*Avant Freud, après Freud - Inconscient et philosophie*, Jean-Marie Vaysse, Paris, Bordas, 2004.  
-*Que faut-il savoir de la psychanalyse pour en parler philosophiquement ?* Bernard Morichère, Revue Philosophique, n°7

## Introduction

Existe-t-il une interprétation de l'inconscient qui restaure la liberté du sujet?

### I Genèse de la notion d'inconscient

#### A. Le paradigme de la conscience et l'inconscient

1. L'âme est une substance pensante (Descartes)
2. Le problème : la discontinuité de la conscience (Locke)
3. La solution : les petites perceptions (Leibniz)
4. Inconscient et automatisme (Bergson)

#### B. L'hypothèse freudienne de l'inconscient psychique

1. Signification freudienne du mot « inconscient ».
2. Freud inscrit l'hypothèse de l'inconscient dans une démarche scientifique et dans une perspective thérapeutique
3. Du déterminisme physique au déterminisme psychique.

### II L'interprétation des rêves

#### A. Le travail du rêve et le travail de l'interprétation

1. Le rêve a un sens
2. Le travail du rêve : symbolisme, condensation, déplacement
3. Le rêve est l'accomplissement d'un désir infantile
4. L'interprétation du rêve

#### B. L'interprétation freudienne n'est-elle pas réductrice?

1. Freud redonne un statut essentiel à ce qui semble seulement accidentel.
2. L'interprétation des rêves s'inscrit dans le cadre du langage
3. Le conflit des interprétations.

#### C. Le sens du rêve, Platon

#### D. Rêve, existence et imaginaire.

1. Rêve et existence, Ludwig Binswanger



2. L'expérience onirique ouvre sur l'imaginaire, Michel Foucault

### **III Signification philosophique de la découverte de l'inconscient**

A. Les objections contre la psychanalyse et ses champs d'application

1. Le sujet fissuré, face à une altérité intérieure
2. De la censure à la mauvaise foi
  - a. L'hypothèse de l'ics n'est ni légitime, ni nécessaire.
  - b. La mauvaise foi.
  - c. La dualité prend la forme d'une séparation interne à la conscience
3. Freud présente l'inconscient comme un second moi
  - a. Alain procède à une généalogie de la notion d'inconscient
  - b. La position d'Alain est très proche de celle de Spinoza,
  - c. L'hypothèse de l'inconscient risque de déresponsabiliser l'homme

B. L'interprétation de l'inconscient dans le cadre d'une philosophie de l'esprit

1. Archéologie de l'inconscient et téléologie du désir.
2. La vision d'un homme tragique et la présence d'un sens inconscient.
3. La conquête de la liberté et la revalorisation du sujet.

### **Conclusion : le rôle de l'insu**

---

#### **Introduction**

Il n'est guère facile de traiter la notion d'inconscient, et ceci pour plusieurs raisons :

1. La notion d'inconscient est liée à un nom, celui de Freud et à l'invention d'une pratique de transformation du sujet : la psychanalyse. Certes Freud n'a pas découvert la notion d'inconscient ; les psychanalystes eux-mêmes en conviennent : "l'inconscient existait bien sûr avant la découverte de la psychanalyse" (Claude Dumézil, *Symptôme, éthique et désir d'analyste*).
2. La psychanalyse a trouvé audience auprès d'un large public et fait l'objet d'une curiosité souvent confuse. La psychanalyse appréhendée comme une "psychologie des profondeurs" provoque le vertige de l'imagination plus qu'elle n'invite à penser. Cette demande insistante du public l'a renvoyée dans le bric-à-brac d'une pseudo-culture de la consommation. S'il y a un intérêt pour la psychanalyse, y compris à travers les polémiques qu'elle suscite, cet intérêt n'est pas de nature théorique : "Ce qui fascine chez Freud, note Yvon Brès, c'est moins l'inconscient que le refoulement (...) nos contemporains sont sensibles

à l'idée que certaines représentations sont refoulées et deviennent inconscientes à cause de leur caractère scabreux, suspect, réprouvé (Verpönt)"

3. L'attente des élèves de terminale n'est pas de nature très différente. La notion d'Ics n'est pas au départ l'objet d'un intérêt théorique : les élèves attendent de manière vague des informations pour leur compte personnel. Le professeur de philosophie ne pourra que les décevoir en essayant d'opérer une mutation de l'intérêt initial qui est d'ordre imaginaire et affectif vers une réflexion de nature théorique; « Rien ne garantit , d'ailleurs que cette mutation puisse être totalement accomplie pour lui-même, comme pour ses élèves"

Comment aborder la notion d'inconscient? On peut réfléchir philosophiquement sur l'inconscient en interrogeant la notion à partir des problèmes qui se sont constitués dans le champ de la réflexion philosophique.

1. Si Freud n'a pas découvert la notion d'inconscient, l'hypothèse d'un inconscient psychique a provoqué une *rupture de paradigme*<sup>[1]</sup> de la psychologie, telle qu'on la concevait depuis Descartes. Je m'attacherai dans une première partie à développer la genèse de l'idée d'Inconscient.

2. Lorsqu'il formule l'hypothèse de l'existence d'un « inconscient », Freud inscrit cette hypothèse dans une démarche scientifique et dans une perspective thérapeutique, la psychanalyse, méthode d'interprétation. Si l'interprétation des rêves est la « voie royale de la connaissance de l'inconscient », on peut s'interroger sur la nature et la légitimité de cette interprétation singulière.

3, Ce que Freud nomme l'inconscient désigne ainsi non pas la profondeur d'une pure intériorité mais l'altérité, une altérité intérieure au sujet, essentielle pour le définir. Si "je est un autre", comment penser cette altérité intérieure? Si l'inconscient est l'objet d'un déterminisme psychique, comment penser ce déterminisme qui a peu de choses à voir avec le déterminisme physique de la nature? Qu'en est-il de la responsabilité de l'homme si ses actions et ses paroles sont déterminés par "un autre moi" que le sujet conscient? Est-il possible d'interpréter la notion d'inconscient en la situant dans la perspective d'une problématique de la liberté et du sujet?

## I) Genèse de la notion d'inconscient

Freud n'a pas découvert la notion d'inconscient; cette notion s'est esquissée à la fin du XVIIe siècle, elle s'est précisée au XVIIIe siècle, puis répandue au XIXe. Par ailleurs, cette notion s'est enrichie après Freud d'élaborations dignes de recevoir notre attention. On peut donc distinguer un concept d'inconscient, l'inconscient psychologique et plusieurs notions correspondant à des conceptions fort diverses de l'inconscient et que l'on peut rattacher à l'ics romantique.

### A. Le paradigme de la conscience et l'inconscient

1. L'hypothèse de l'inconscient entraîne un changement d'orientation dans l'histoire de la psychologie occidentale en provoquant une *rupture de paradigme* de la psychologie, telle qu'on la concevait depuis Descartes. En effet, la psychologie classique était une psychologie de la *conscience*. Descartes définit l'âme comme une *substance pensante*, c'est-à-dire comme une pensée en acte. Il ne saurait y avoir une « pensée inconsciente » La pensée est consciente ou bien elle n'est pas. Ce qui n'appartient pas à la pensée peut relever de la matière, de la substance étendue, mais ne relève pas de la conscience. Cependant, l'usage que nous faisons alors du mot "pensée" comporte une ambiguïté. La *conscience* peut être synonyme

d'éveil, de vécu, ou bien d'activité mentale, voire de *représentation*. Être éveillé et penser sont-ils une seule et même chose? Si on fait cette assimilation, la continuité de l'âme est identifiée avec la continuité de l'acte de penser. Partant de là, l'âme, qui est pensée, doit *pour exister* penser toujours. Descartes le dit clairement « je trouve ici que la pensée est un attribut qui m'appartient : elle seule ne peut-être détachée de moi. Je suis, j'existe, cela est certain, mais pour combien de temps ? A savoir *autant de temps que je pense*, car peut-être se pourrait-il faire, si je cessais de penser, que je cesserais d'être ou d'exister ».

C'est là qu'apparaît la première obscurité des *Méditations métaphysiques*. Peut on dire de l'embryon dans le ventre de sa mère qu'il pense comme je pense maintenant? Dans le sommeil profond, dans la syncope, je cesse de penser et pourtant je ne laisse pas d'être. Ne peut-il pas justement y avoir comme une annulation de la pensée? Descartes répond à cette objection : « Ce n'est pas merveille si nous ne nous ressouvenons pas des pensées que nous avons eu dans le ventre de nos mères ou dans l'évanouissement car nous ne nous ressouvenons pas non plus de plusieurs pensées que nous avons étant adulte, sain et éveillé. » *L'âme pense toujours*, mais elle *oublie* une grande part des pensées qu'elle a eues. Descartes reconnaît une forme d'inconscient qu'il confie à la *mémoire* et garde pour le conscient l'activité de la pensée dont nous avons immédiatement conscience, cette activité par laquelle nous sommes une volonté, un ego agissant. Mais cette réponse reste obscure. La conscience n'est pas d'un seul tenant et nous ne sommes pas conscients de tout.

2. L'accent mis par Locke sur le phénomène de la conscience psychologique permet de poser le problème des ruptures au sein de la continuité de la conscience et de substituer à l'intentionnalité, l'inquiétude (uneasiness). Si la personne se définit comme une continuité de conscience indépendante de toute substantialité, la rupture de cette continuité oblige à poser le problème d'une continuité psychique qui n'est pas entièrement consciente. Si la conscience est la perception que l'homme a de ce qui se passe dans son esprit, elle est aussi le principe d'identité de la personne. Le terme « esprit » (mind), a une acception plus large que celui de « conscience », désignant à la fois le réceptacle passif des sensations et un ensemble d'opérations. La conscience est donc ce qui éclaire l'esprit au sens où elle reconnaît ses opérations dans le champ d'une intériorité toujours ouverte. Aussi la mémoire va-t-elle jouer un rôle essentiel. L'identité de la personne repose en effet sur la continuité temporelle de la conscience, et c'est à la mémoire qu'il appartient d'assurer cette continuité. Affirmant que seule la conscience peut "unir des existences éloignées au sein de la même personne", Locke pose en même temps le problème des discontinuités comme suit : « Si nous pouvions supposer d'un côté deux consciences différentes, sans communication entre elles, mais faisant agir le même corps, l'un tout au long du jour, et l'autre de nuit, et d'autre part une même conscience faisant agir alternativement deux corps distincts, la question ne se poserait-elle pas bel et bien de savoir, dans le premier cas, si l'homme du jour et l'homme de la nuit ne seraient pas deux personnes aussi différentes que Socrate et Platon ? Et, dans le second cas, s'il n'y aurait pas une seule personne dans deux corps différents?» (*Essai philosophique concernant, l'entendement humain*, II, 27, S 23)

Seule la conscience peut déterminer l'identité selon l'alternance de la mémoire et de l'oubli, qui peut interrompre cette continuité et donner à penser qu'il y a dans l'esprit quelque chose qui n'est pas de l'ordre du conscient. Dès lors le problème est celui de l'inquiétude comme ressort de l'activité mentale, expliquant l'oscillation permanente de l'esprit entre passivité et activité, entre sensation et réflexion. L'inquiétude permet de comprendre l'esprit comme activité avec le plaisir et la douleur des passions simples. Comme telle, elle permet de penser l'articulation de la conscience au corps; c'est à ce niveau que la question de l'inconscient devient concevable : il y a dans l'inquiétude quelque chose qui peut échapper à la conscience et qui renvoie à l'affectivité primaire. Si inconscient il y a, c'est du côté du corps qu'il convient de se tourner.

3. Les petites perceptions Mais, dès lors, l'inconscient est d'abord un problème plus qu'un concept. Répondant à Locke, Leibniz développe une théorie des petites perceptions comme inconscient différentiel.

Les petites perceptions sont des différentielles imperceptibles dont l'intégrale est la perception consciente: dans le bruit de la mer on entend confusément ces petites différences qui sont le bruit de chaque vague, qui constituent le bruit de la mer. Si l'on maintient l'idée que l'âme « pense toujours », il faut rendre compte de la possibilité *d'intermittences* de conscience qui ne remettent pas en cause la continuité de l'âme. La *théorie des petites perceptions* de Leibniz résout cette difficulté. La perception comporte des degrés infinitésimaux. Quand un seuil est franchi, l'objet entre dans le champ de conscience. Un bruit, s'il est trop faible, n'est pas remarqué, et pourtant il entre

dans le domaine infinitésimal de la *sensation*. S'il atteint un seuil suffisant, il entrera dans le domaine de la *perception*. Ce que nous appelons un *fait conscient* n'est rien d'autre qu'un concours de « petites perceptions » composant une perception consciente. Ce qui est présent, mais n'entre pas dans le champ de la conscience, relève de l'inconscient. En d'autres termes, le vécu conscient émerge d'une condensation de *perceptions inconscientes*. On peut dire aussi en ce sens que de ce fait, tout vécu conscient possède aussi sa *marge inconsciente*. La naïveté serait de croire que n'existe que ce dont nous avons conscience. C'est une position qui est fautive, autant dans la visée du monde extérieur (dont je ne perçois pas tous les aspects) que dans le monde intérieur (je n'ai même pas conscience par exemple de tout ce qui se déroule dans mon corps). Ce que je nomme comme étant une pensée a pu se former dans l'inconscient. Dès l'instant où la pensée se présente à moi, je ne fais qu'en *prendre conscience*. Ce point de vue conduit à de nouvelles perspectives. Pourtant, Leibniz continue de dire avec Descartes que « l'âme pense toujours ».

4. Pour être plus précis, il est possible d'assimiler le pouvoir de la conscience à celui de la *volonté* et de reléguer ce qui est inconscient à un automatisme. Si la conscience est essentiellement *la volonté*, la différence entre le conscient et l'inconscient peut se distinguer entre *l'attention volontaire* et réfléchie qui éclaire les objets de ma conscience de veille et *l'inattention involontaire* et distraite qui glisse du côté du subconscient. Les habitudes, les réactions mécaniques sont inconscientes, par contre une action réfléchie, volontaire est consciente. Veiller, c'est aussi vouloir. C'est la différence entre ce qui est conscient, parce qu'exécuté volontairement et ce qui est inconscient parce que devenu mécanique. Bergson départage les données de la conscience, relative à *l'attention à la vie* et ce qui retombe dans l'inconscient à titre de souvenirs. Dès que cesse la vigilance, la sélection de données de la conscience cesse d'opérer et c'est alors que peut commencer le rêve : « supposez qu'à un moment donné, *je me désintéresse* de la situation présente, de l'action présente. Supposez, en d'autres termes que je m'endors. Alors ces souvenirs immobiles, sentant que je viens d'écarter l'obstacle, de soulever la trappe qui les maintenait dans le sous-sol de la conscience se mettent en mouvement. Ils se lèvent. Ils s'agitent, ils exécutent dans la nuit de l'inconscient une immense danse macabre. Et tous ensemble ils courent à la porte qui vient de s'entrouvrir ». Ici le rêve appartient au dynamisme du subconscient. Bergson suit une tradition *volontariste* qui va de Descartes à Alain, via Maine de Biran où la conscience est toujours identifiée à la pensée et reconnue dans la volonté. Cette tradition volontariste ramène l'inconscient à une activité mécanique liée au corps. La vraie pensée est organisée, intentionnelle, vigilante et donc nécessairement *consciente*. Cette conscience en acte se détermine donc à travers des *choix*. Ce n'est pas la pensée mécanique des habitudes et des répétitions. Être conscient, c'est choisir à chaque instant en fonction d'un futur que l'on projette, c'est s'appuyer sur le passé pour en tirer ce que l'attention présente convoque. L'inconscient relève surtout de l'inattention et de l'habitude. Encore une fois, de mécanismes corporels.

## B) L'hypothèse freudienne de l'inconscient psychique

### 1. Signification freudienne du mot « inconscient »

La psychanalyse ne se préoccupe pas de cet état qu'on nomme l'inconscience et qui résulte de la perte de conscience, mais de l'inconscient (das Unbewusste), c'est-à-dire de ce dont le sujet n'a pas conscience et

qui n'en constitue pas moins une partie de son psychisme ou les deux termes sont ici synonymes - de son âme (Seele). Comme Freud le déclare à l'un de ses patients dans une manière de dialogue: « Le psychique ne coïncide pas en toi avec le conscient : qu'une chose se passe dans ton âme ou que tu en sois de plus averti, voilà qui n'est pas la même chose » (S. Freud, Essais de psychanalyse appliquée, cf. S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1970, p. 145-1466). Contre l'affirmation d'une identité pure et simple de ce qui est psychique et de ce qui est conscient, Freud distingue entre un psychique inconscient et un psychique conscient. Si l'un et l'autre constituent l'ensemble du psychisme, ce n'est toutefois pas dans des proportions équivalentes. Car l'essentiel du psychisme est pour Freud inconscient : "L'inconscient, dit Freud, est le psychique lui-même et son essentielle réalité." et il compare l'âme humaine à un iceberg dont les neuf dixième demeurent immergés. Ainsi, seul un dixième de ce qui se passe en lui parvient à la conscience du sujet. La conscience acquiert par suite un caractère accidentel et désigne finalement la propriété éphémère de quelques rares processus psychiques alors que les autres demeurent irrémédiablement inconscients.

On peut donc dégager une première définition de l'inconscient qu'Yvon Brès appelle le concept de l'inconscient ou l'inconscient psychologique et qu'on peut définir ainsi : **"une représentation psychique non consciente"**

Référons-nous à Freud lui-même pour préciser la signification que le mot « inconscient » a dans la citation. Freud distingue ce qu'on appelle d'ordinaire les phénomènes subconscients et qu'il appelle préconscients, parce que ce sont des « faits psychiques latents mais susceptibles de devenir conscients » et, d'autre part, des « faits psychiques refoulés, qui, comme tels et livrés à eux-mêmes, sont incapables d'arriver à la conscience ». Ce sont ces derniers faits qui constituent proprement l'inconscient. Du fait même qu'ils sont refoulés, ils se présentent comme des faits dynamiques, dont l'énergie se manifeste par la résistance du psychanalysé à l'investigation du psychanalyste pour les amener à la conscience. « Ce qui est refoulé, dit Freud, est pour nous le prototype de l'inconscient. »

L'inconscient, est d'abord déductible du refoulement et qualifie une représentation susceptible de disparaître et de réapparaître, ce qui laisse supposer qu'il a, entre-temps, une existence latente est donc celle d'une représentation qui demeure active sans être présente. Il en résulte que la conscience ne saurait épuiser l'essence du psychisme. Elle est essentiellement liée à la perception comme capacité de recevoir des qualités sensibles. Reliée au préconscient, elle est séparée de lui par la censure, le préconscient désignant ce qui échappe à la conscience actuelle sans être véritablement l'inconscient. Celui-ci ne se contente donc pas de qualifier des représentations échappant à la conscience, mais renvoie à des contenus auxquels le refoulement refuse l'accès tant au préconscient qu'à la conscience. De tels contenus, qui sont des représentants de pulsion, sont régis par des mécanismes spécifiques.

Allant encore plus loin, Freud a, par la suite, considéré que certaines parties du moi et du surmoi (c'est-à-dire de l'intériorisation des interdits de la conscience morale) sont inconscientes et c'est du terme de Ça (Es) qu'il qualifiera plus proprement l'inconscient comme tel. On passe d'un niveau psychologique à un niveau proprement métapsychologique, permettant de substantiver l'épithète, où l'Inconscient définit un système d'où dérivent les instances du Moi, du Surmoi et du Ça. C'est ainsi qu'à la trilogie initiale de l'inconscient, du préconscient et du conscient, Freud va à partir de 1923 substituer celle du Moi, du Ça et du Surmoi. Le Ça est ce substrat pulsionnel ou ce réservoir d'énergie psychique qui ne prend sens que dans sa tension entre le Moi et le Surmoi. Le Moi a, à la fois, une fonction défensive de la personnalité et une fonction de liaison des processus psychiques. Il n'est donc plus un principe d'identité, mais une structure de défense contre les pulsions, qui se manifeste dans le narcissisme comme objet d'amour. Enfin, le Moi se caractérise par un clivage empêchant d'en faire une unité synthétique, dans la mesure où il peut faire coexister deux procédés de défense, l'un comme déni de la réalité, l'autre tourné vers la pulsion. Dès lors, le Surmoi peut se définir comme une partie du Moi qui s'oppose à une autre et qui s'érige ainsi en juge, plongeant ses racines dans le Ça et dans sa violence pulsionnelle.

Je reprends, pour clore cette analyse, cette définition très complète de l'inconscient proposée par une psychanalyste, Marie-Josée Lapeyrère : « L'inconscient est l'instance psychique découverte par Freud et nommée par lui en tant que lieu des représentations qui se sont vu refuser l'accès à la conscience, représentations refoulées qui supportent les désirs inconscients. Sa théorie constitue l'hypothèse fondatrice de la psychanalyse. Pour celle-ci, l'inconscient est l'organisation qui gouverne nos pensées, nos désirs, nos actes ; cette instance est porteuse d'un savoir inconscient auquel nous n'avons pas accès si ce n'est à travers ce qu'on appelle les formations de l'inconscient - rêve, lapsus, symptôme, oubli, etc. - qui signent le retour de ce qui fut refoulé et qui se manifestent en dehors de la volonté du sujet ; celui-ci se révèle donc être dirigé à son insu par un réseau articulé de représentations que la conscience ne peut reconnaître siennes. Donc toutes ces formations sont porteuses d'un savoir mais d'un savoir énigmatique, constitué par un matériel littéral en lui-même dépourvu de signification, savoir qui ne se livre pas comme ça, et qui reste donc à déchiffrer -travail de l'analyse - et c'est cela que Freud a découvert en se prêtant à l'écoute de ses premières patientes hystériques. » (22/09/2002)

2° Lorsqu'il formule l'hypothèse de l'existence d'un « inconscient », partie constitutive du psychisme de tout individu, Freud inscrit cette hypothèse dans une démarche scientifique et dans une perspective thérapeutique : la psychanalyse ou science de l'inconscient se veut à la fois théorie scientifique et une pratique clinique ayant pour objet de soigner certaines affections psychiques.

La théorie freudienne consiste essentiellement en ceci que la libido, qui constitue notre nature dans sa spontanéité dynamique, se heurte à la répression du moi conscient. Refoulée, mais non supprimée, elle se déguise pour échapper à la censure du moi et trouve ainsi une expression détournée dans les actes manqués, les images du rêve et les symptômes de la névrose. C'est aussi un effet indirect de cette censure qui explique que la libido, ne trouvant pas à se satisfaire

directement, s'exprime par un processus de sublimation dans la foi religieuse, le sacrifice moral ou la création artistique. De telle sorte que la psychanalyse s'est d'abord donnée comme « un acte thérapeutique » qui « ne cherche pas par essence à prouver, mais à modifier quelque chose ».

Comme preuves de l'existence d'un inconscient psychique, Freud invoque dans son *Introduction à la psychanalyse* et dans sa *Psychopathologie de la vie quotidienne*, des faits familiers de la vie courante, et surtout les actes manqués, lapsus, mots d'esprit, oublis, pertes d'objets, etc., qui, simples inadvertances pour le sens commun, se révèlent à l'analyse comme l'effet de pulsions refoulées par la censure morale, qui cherchent à se manifester dans le comportement. Mais c'est par excellence dans le rêve que s'exprime l'inconscient psychique. L'interprétation du rêve, dit Freud, « est la voie royale qui mène à la connaissance de l'inconscient ». Enfin, et c'est de là qu'est née la psychanalyse, les faits de l'hypnose et surtout ceux des névroses ont imposé au médecin psychiatre qu'était Freud l'hypothèse de l'inconscient. L'hypnotisé, à son réveil, exécute inconsciemment les ordres donnés par l'hypnotiseur et, quelle qu'en soit l'étrangeté, s'efforce d'en fournir une justification rationnelle. Mais abandonnant l'étude de l'hypnose, c'est sur les névroses que s'est portée la recherche de Freud, d'où il résulte que les symptômes des névroses sont les « voies déterminées » qu'emprunte la libido, c'est-à-dire les pulsions élémentaires de l'être humain, pour parvenir, à l'insu du moi et contre lui, à la satisfaction dérivée et imaginaire de ses désirs infantiles.

### 3. Du déterminisme physique au déterminisme psychique.

Lorsqu'on se tourne vers ce qui constitue en propre l'ics, à savoir la pulsion (qui nomme la dimension proprement corporelle ou vitale de l'ics) on rencontre quelque chose comme une physique du désir dominé par un vocabulaire naturaliste. Comme l'a montré Ricoeur (*De l'interprétation*, 1965, pp. 75-160), la psychanalyse s'explicite dans le double registre du sens et de la force, participe à la fois d'une herméneutique et d'une énergétique; il y a un écart, sans doute inévitable, entre l'intuition centrale de la psychanalyse et le vocabulaire dans lequel elle s'explicite.

Très attaché à la science de son temps, Freud voulait faire de la psychologie une science naturelle. C'est pourquoi, dans un manuscrit inachevé, rédigé en 1895 et qui prendra pour titre *Esquisse d'une psychologie scientifique*, il pose un certain nombre de corrélations entre les structures cérébrales et l'appareil psychique en tentant de représenter les processus psychiques comme autant d'états quantitativement déterminés par des particules matérielles ou "neurones". La déclaration liminaire de l'esquisse mérite d'être transcrite : "Dans cette esquisse, nous avons cherché à faire entrer la psychologie dans le cadre des sciences naturelles, c'est-à-dire à représenter les processus psychiques comme les états quantitativement déterminés de particules matérielles, distinguables ceci avant de les rendre évidents et contestables. Ce projet comporte deux idées principales : 1) ce qui distingue l'activité du repos est d'ordre quantitatif, la quantité (Q) se trouve soumise aux lois générales du mouvement. 2) Les particules matérielles en question sont des neurones.» (Sigmund Freud, "Esquisse d'une psychologie scientifique"(1895), in *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p315.)

Cette première position de Freud appelle deux commentaires. Le premier est d'ordre historique, le second d'ordre philosophique

a) Freud était au départ un neurologue reconnu par ses travaux sur l'aphasie ou les paralysies d'origine cérébrale. Son ambition première était bien de ramener à ce modèle neurophysiologique l'ensemble du fonctionnement psychique normal ou pathologique: le désir, les états hallucinatoires, les fonctions du moi, le mécanisme du rêve, etc. Ce besoin de "neurologiser" l'appareil psychique obéissait à une représentation scientiste de la physiologie[2]. Mais Freud fut frappé de découvrir des malades, les hystériques qui présentaient des *symptômes impossibles*, c'est-à-dire totalement inexplicables en fonction des connaissances neurologiques. Puis il découvrit avec la pratique de l'hypnose, le psychisme non pas comme un substitut d'un fondement organique mais un phénomène *sui generis*. C'est le souci de rigueur scientifique qui le poussera à élaborer la nouvelle méthode d'exploration psychologique qui deviendra la psychanalyse. Sa conversion au psychisme est un véritable acte de science. Freud renonça au projet de fabriquer une "mythologie cérébrale" pour construire une théorie purement psychique de l'inconscient. L'inconscient devient dans sa doctrine un lieu inconnu de la conscience, une "autre scène". Dans la première topique, il est une instance ou un système constitué par des contenus refoulés qui échappent aux autres instances (préconscient, conscient) et dans la deuxième topique, il n'est plus une instance mais sert à qualifier le ça et pour une large part le moi et le surmoi. Il est constitué non pas par des pulsions mais par les représentants ou les "délégués" des pulsions.

b) Freud affirmera avec vigueur un « déterminisme » psychique qui n'a pas grand-chose à voir avec le déterminisme physique, c'est-à-dire causal de la nature. L'inconscient n'est pas cause au sens où un phénomène en précède un autre dans le temps de telle sorte que celui-ci s'ensuive de façon nécessaire. Il n'y a pas à proprement parler de rapport de causalité entre l'inconscient et les phénomènes (rêve, acte manqué, symptôme, etc.) que Freud y rattache. D'abord pour la simple raison que l'inconscient n'est pas du tout un phénomène observable, il n'en a pas le caractère immédiat, il est toujours inféré. Ensuite parce qu'il n'est pas dans un rapport d'antériorité temporelle avec ce que son « travail » produit. Or nous savons depuis Kant que la succession dans le temps est l'unique critérium de la causalité. Quand bien même le cours du temps irait en s'évanouissant et rendrait la cause contemporaine de son effet, l'ordre du temps demeure. Mais l'inconscient est précisément, selon Freud, un système psychique qui ignore le temps. Son caractère intemporel se marque par la répétition dont l'effet est de l'annuler. Sans doute la répétition est-elle aussi présente dans le déterminisme de la nature sous la forme des mêmes causes engendrant les mêmes effets. Elle confère aussi à la loi physique son aspect intemporel. Mais en ce qui concerne l'inconscient, la répétition n'est pas celle d'un ordre de succession. C'est pourquoi la rretion de déterminisme appliqué à la nature et au psychisme devient équivoque et doit être constituée en problème.

## II) L'interprétation des rêves

### A) Le travail du rêve et le travail de l'interprétation

Si l'inconscient obéit à un déterminisme psychique, le déchiffrement de l'inconscient ne relève plus dès lors de l'explication, mais de l'interprétation, notamment de l'interprétation des rêves.

Le rêve est « la voie royale de la connaissance de l'inconscient. » Cette voie royale en a été ouverte par la publication, en novembre 1899, de *L'Interprétation des rêves*<sup>[3]</sup>. Freud décide de dater l'ouvrage de l'année 1900 afin d'ouvrir le siècle avec ce livre magistral qui aura un rayonnement considérable dans le monde entier. A cette date, Freud est un médecin viennois reconnu par ses pairs, neurologue de formation, mais violemment critiqué pour avoir inventé en 1896 une nouvelle méthode de traitement des névroses (la "cure par la parole"), fondée sur l'association libre : le sujet n'est plus hypnotisé mais énonce "librement" ce qui lui passe par la tête. A cette méthode, Freud a donné le nom de psychanalyse en empruntant ce terme à son ami et collègue Josef Breuer avec lequel il a publié, en 1895, ses fameuses Études sur l'hystérie.

Il y a quelque chose d'énigmatique dans la décision de Freud de se tourner vers l'étude du rêve. A priori, tout devait le détourner de cette étude : "La science moderne ne voulait pas entendre parler du rêve; elle le reléguait au domaine de la superstition, le déclarait être un simple acte corporel, une sorte de tressaillement de la vie psychique, par ailleurs endormie. Qu'un savant sérieux ayant déjà accompli des travaux scientifiques sérieux puisse entrer en scène comme "interpretatio " des rêves, cela semblait donc être exclu." (Ma vie, p. 68, Gallimard.) Présenter des thèses originales sur l'hystérie, c'était s'exposer à la critique des collègues, mais sans déchoir; on restait dans le débat scientifique. Mais, s'adresser au rêve, et le considérer sous le biais dépassé de l'interprétation, c'était se poser en devin et non plus en médecin. L'audace de Freud est réelle ; il instaure un lien entre une méthode d'interprétation, dans laquelle le rêve est un état psychique parmi d'autres , analysé par le sujet lui-même selon la méthode de la libre association, et une théorie du psychisme articulée autour de plusieurs principes :

1. Le rêve a un sens. Il y a des "pensées" du rêve qui ne diffèrent pas fondamentalement de celles de la veille : l'inconscient recèle des pensées que la conscience ne peut, pour des raisons morales, regarder en face, qu'elle va refouler sans pour autant les détruire. Celles-ci saisiront toute occasion de « refaire surface » sous une forme masquée, de telle sorte que la conscience les aperçoive de façon indirecte, sous la forme de fautes, de manquements ou, comme pour le rêve, d'énigmes. Pour nous éclairer sur cette énigme, Freud nous amène devant la figure du vainqueur des énigmes : Oedipe. Comme Oedipe, nous vivons inconscients des désirs qui blessent la morale et auxquels la nature nous contraint. Quand on nous les révèle, nous aimons "mieux détourner les yeux des scènes de notre enfance. " Les premières impulsions sexuelles viennent perturber les relations avec les parents: c'est là le conflit qui pèse sur Oedipe. Le rêve fait le même travail que le héros antique: il accorde aux impulsions sexuelles incestueuses leur satisfaction, derrière le voile des images.

2. Le rêve suppose un *travail* considérable pour tromper la vigilance de la censure qui interdit le retour à la conscience de représentations refoulées. En quoi consiste ce "travail"? : il s'agit d'une écriture en images, d'une écriture chiffrée qui utilise le symbolisme, la condensation et le déplacement.

a) *le symbolisme*. Le rêve est constitué d'images, et ces images sont analogues à celles des

hiéroglyphes. Ces images sont voisines des hiéroglyphes égyptiens ou des caractères chinois. L'image d'un oiseau, un corbeau par exemple pourra être lu "corps beau". Dans le rêve, les images sont des représentations du mot au même titre qu'un mot écrit. Par exemple un homme rêve qu'il est à l'église, il se marie avec sa tante. La tante réelle de cet homme n'a ici aucune importance, elle vient juste représenter le mot "tante" dans ce rêve de compromis chez un sujet troublé par ses désirs homosexuels.

b) *La condensation*. Le rêve a une tendance synthétique, presque compressive, Il y a souvent une foule de personnages derrière un seul, et des pensées diverses derrière un seul terme. *Ainsi à propos du rêve de l'injection à Irma, Freud note que les personnes qu'il "découvre en poursuivant cette Irma n'apparaissent pas elles-mêmes dans le rêve; elles se dissimulent derrière Irma du rêve qui devient ainsi une image générique, formée avec quantité de traits contradictoires. Irma représente toutes ces personnes sacrifiées au cours du travail de condensation puisqu'il lui arrive tout ce qui est arrivé à celles-ci."* On voit ici combien un seul personnage du rêve peut être un personnage collectif.

c) *Le déplacement* porte sur l'intensité des affects du rêveur : ceux-ci sont donc changés de place, et rendus méconnaissables par le déplacement. Jung donne un exemple. Une dame dit avoir rêvé qu'elle étranglait un petit chien blanc. Elle remarque qu'elle procède dans le rêve comme pour tuer les poulets et elle passe ensuite à des observations sur la peine capitale. Le psychanalyste lui demande si elle n'en veut pas à quelqu'un dans son entourage. Elle le confirme aussitôt. Voilà quelques jours elle a chassé sa belle-soeur de chez elle en lui disant : « Sortez d'ici, je ne veux pas d'un chien qui mord ». L'interprétation devient claire. Le rêve réalise de manière dramatique une conduite d'agressivité. Ne pouvant s'avouer à elle-même ses intentions meurtrières, elle a déplacé son intention vers le chien, en conservant une relation chien = belle-soeur. Le rêve a effectué le *déplacement*.

3. Le rêve est l'accomplissement déguisé d'un désir refoulé, de nature sexuelle et d'origine infantile<sup>[4]</sup>. Ce désir infantile, et comme tel indestructible, il relève de l'origine et demeure toujours présent. « Rien mieux que le rêve ne peut nous montrer que l'infantile ne vieillit pas à la différence des jours changeants, pour nous qui ne le soupçonnons pas, et renvoyons aux ténèbres cet enfant muet et fantôme toujours inaperçu aux traits indéfinissables.» Le rêve est comme l'es, intempêtif. La formule de Freud est forte : « Le rêve nous mène dans l'avenir puisqu'il nous montre nos désirs réalisés mais cet avenir présent pour le rêveur est modelé, par le désir indestructible, à l'image du passé." (P. 527)

4. Si le rêve est une opération intelligible de l'homme, cela signifie qu'on peut le comprendre en le traduisant. Cette interprétation du rêve vise à substituer à un texte obscur un texte clair, à rendre manifeste un contenu latent, à montrer comment le désir peut se travestir en images, le rêve étant une "vicissitude de la pulsion." L'interprétation consiste à déconstruire le travail du rêve et à substituer « contenu manifeste du rêve » (ce que le rêveur voit) les « idées oniriques latentes » qui constituent le sens véritable du rêve. Le « contenu manifeste » du rêve peut donc être considéré comme la réalisation déguisée de désirs refoulés. L'inconscient se sert d'un langage symbolique pour révéler des contenus qui sont souvent apparentés à des « complexes sexuels ». L'interprète doit donc convertir le langage ambigu, incohérent, chaotique du rêve en un langage qui révèle une aspiration insatisfaite du sujet conscient.

B) L'interprétation freudienne n'est-elle pas réductrice ?

Le point de vue de Freud sur l'interprétation des rêves nous apprend deux choses essentielles : d'abord que certains "petits faits" peuvent être très révélateurs du fonctionnement de notre vie psychique; ensuite que les formations de l'inconscient s'écrivent sous la forme d'un langage susceptible d'être déchiffré. Mais Freud a cantonné le symbole à une connotation sexuelle, et l'on peut s'interroger sur la légitimité de cette interprétation réductrice.

1. Le point de vue de Freud sur l'interprétation des rêves redonne un statut essentiel à ce qui semble seulement accidentel. « Ces petits faits, écrit Freud, les actes manqués, comme les actes symptomatiques et les actes de hasard, ne sont pas si dépourvus d'importance qu'on est disposé à l'admettre en vertu d'une sorte d'accord tacite. Ils ont un sens et sont, la plupart du temps, faciles à interpréter. On découvre alors qu'ils expriment, eux aussi, des pulsions et des intentions qu'on veut cacher à sa propre conscience et qu'ils ont leur source dans des désirs et des complexes refoulés, semblables à ceux des symptômes et des rêves. » La hiérarchie entre ce qui paraît le plus réel et ce que nous négligeons ou considérons comme éléments périphériques, relève d'une certaine façon, d'un déni de la conscience qui multiplie les raisons de ne pas tenir compte de ce qui cependant importe le plus pour en saisir le fonctionnement. La conscience répugne à comprendre ce qui se cache derrière certains de ses actes; ce qu'elle met en marge de la rationalité est en fait le plus susceptible de nous éclairer sur le sujet lui-même. L'interprétation psychanalytique découvre la résistance de la conscience à sortir de certains préjugés et à réviser ses codes interprétatifs.

2. L'interprétation des rêves s'inscrit dans le cadre du langage. "Freud invite à chercher dans le rêve lui-même l'articulation du désir et du langage" En effet, "ce n'est pas le rêve rêvé qui peut être interprété, mais le texte du récit du rêve ; c'est à ce texte que l'analyse veut substituer un autre texte qui serait comme la parole primitive du désir (...) ce n'est pas le désir comme tel qui se trouve placé au centre de l'analyse mais son langage." P. Ricoeur, D I p. 15 En effet, si le rêve est constitué d'images, ces images sont analogues à celles des hiéroglyphes : il s'agit d'une écriture chiffrée qui est à déchiffrer, et un rêve s'analysera comme les autres formations de l'inconscient par la méthode freudienne de l'association libre. Par ailleurs, le rêve ne comporte pas de connecteurs logiques, c'est à l'interprète de les établir, en sachant que toute assertion peut être contredite ou corrigée. La vérité comporte plusieurs versants et il n'y a pas de dernier mot du rêve, même s'il y a une limite à l'interprétation de celui-ci, L'interprétation poussée suffisamment loin, va buter nous dit Freud sur ce point essentiel qu'est l'ombilic du rêve : "tout rêve, nous dit-il, a au moins un endroit où il est insondable, analogue à un ombilic où il est relié avec le non-reconnu", là, les chaînes associatives forment une pelote et n'ont plus ce caractère en réseau qui permet de déduire les pensées latentes; Lacan reconnaît dans cet ombilic, ce non-reconnu, ce qu'on appelle le refoulement originaire.

### 3) Le conflit des interprétations.

L'interprétation des rêves a ainsi une double fonction : une fonction logique qui permet de parvenir à une plus grande lisibilité de l'expression des pensées, et une fonction « philologique » qui permet de décrypter les énigmes. Mais, comme toute interprétation, elle se présente d'abord comme une opération de réduction et par là même d'appropriation: elle permet de ramener le différent au même, l'équivoque à l'univoque, le singulier au commun. Il y a ainsi une certaine finalité négative de l'interprétation : on interprète pour ne plus interpréter. Mais, comme travail « négatif » de conversion du singulier à l'universel, l'interprétation n'est-elle pas marquée par un certain « réductionnisme » qui commue le complexe en le simple, le multiple en l'un? Peut-on réduire sans trahir, sans risque de déperdition de sens?

Comme Freud, Jung reconnaît dans l'analyse des rêves la voie royale vers l'inconscient. Mais il déplore

l'utilisation arbitraire des symboles faite par Freud. Pour Freud, l'interprétation du symbole n'a d'intérêt que par rapport aux rêves et à leur contribution dans la thérapie des névroses, les images symboliques se rattachent exclusivement à des traumatismes liés à l'enfance et reposent sur sa théorie de la sexualité. Arrivé à la croisée des chemins, Freud a engagé la psychanalyse dans un étranglement de sens et a cantonné le symbole à une connotation sexuelle. Il a vu dans Œdipe l'unique nœud de toutes les névroses, sans avoir pris le temps de vérifier si sa thèse était scientifiquement recevable. Au lieu de chercher un maximum de points d'ancrage, il a réduit son étude à celle d'un mythe unique pour en offrir une transcription arbitraire. Son interprétation de la tragédie de Sophocle occulte l'analyse de plusieurs personnages symboliques (Jocaste la mère, et Tirésias le devin aveugle) et ne tient pas compte du contexte historique. L'interprétation de la partition de la psychanalyse[5] est donc avant tout celle de son créateur et repose sur un cercle vicieux : Freud a projeté dans la tragédie de Sophocle ce qu'il croyait savoir sur l'être humain, c'est-à-dire la tyrannie du désir incestueux, et la tragédie de Sophocle lui a confirmé la théorie qu'il lui avait préalablement infusée[6]. Fidèle à ses principes, Freud s'applique à faire entrer sa théorie dans le moule œdipien où chaque image du rêve devient inévitablement l'accomplissement d'un désir refoulé. G. Bachelard a analysé les insuffisances de l'interprétation causale réductrice qui, en prétendant se réduire à des composantes élémentaires simples, s'interdit par là même de les comprendre vraiment. Cette critique, Bachelard l'adressait également à Freud : « Il explique la fleur par l'engrais. » Le freudisme est marqué du sceau du scientisme et d'une théorie de la causalité dont il ne peut se départir. En analysant le complexe par un « ce n'est rien que », il offre une explication souvent dépréciative pour le patient et qui, de plus, ne résout en rien le conflit initial.

La psychanalyse est une science empirique, il est intéressant de voir comment s'appliquent concrètement ses théories[7]. Les rêves de "chapeau" relatés par Freud et Jung sont significatifs de l'utilisation faite d'un mot ou d'une image selon le sens que l'on veut lui attribuer. Le "chapeau" fait chez Freud l'objet d'une transcription particulièrement restrictive. Il y adopte un vocabulaire délibérément engagé dans une terminologie à caractère invariablement sexuel: (*Fragment du rêve d'une jeune femme atteinte d'agoraphobie à la suite de son angoisse d'être tentée*). *'Je vais me promener dans la rue en été, je porte un chapeau de paille de forme particulière dont le milieu est relevé en l'air et dont les côtés retombent (ici la description hésite) de telle sorte que l'un tombe plus bas que l'autre. Je suis gaie et me sens en sécurité, et, en passant devant un groupe de jeunes officiers, je pense : vous ne pouvez rien me faire'. Comme elle ne peut rien me dire du chapeau de son rêve, je lui dis : 'Le chapeau doit être un organe génital mâle, avec son centre dressé et ses côtés qui pendent. Il peut paraître bizarre que le chapeau représente l'homme, mais on dit bien : 'Unter die Haube Komme' [= trouver à se marier ; litt. : venir sous le bonnet, porter la coiffe]'. Je fais exprès de m'abstenir de toute interprétation au sujet des côtés qui tombent de manière inégale, bien que ce soient ces sortes de particularités qui guident le mieux une interprétation.* (S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, P.U.F., 1996, pp. 309-310)

Bien que le rêve interprété par Jung ne présente pas le même contenu, et qu'il s'agisse cette fois d'un rêve fait par un homme, il est cependant important de voir quelle traduction Jung fait du dit "chapeau" : "*Le sujet rêve qu'il est en société et qu'en prenant congé il se couvre d'un chapeau qui n'est pas le sien*". Le chapeau étant ce qui couvre le chef, il a en général la signification de quelque chose qui symbolise la tête. De même qu'on "met les idées sous un chapeau", le chapeau, telle une représentation supérieure, recouvre la personnalité toute entière et lui impartit sa propre signification. Le couronnement investit le souverain de la nature divine du soleil, la toque doctorale confère la dignité de savant, et un chapeau étranger impartit une nature étrangère." (C.G. Jung, *Psychologie et alchimie*, Buchet-Chastel, 1995, pp. 67-68.) Le chapeau est utilisé dans chaque rêve dans un sens différent, mais s'appuie sur des référents pris dans le langage courant. Pour Freud, il s'agit de "*venir sous le bonnet, porter la coiffe*", la signification impliquant que, pour

la rêveuse, il se trouve en dessous. En revanche, pour Jung, le chapeau se situe au dessus; il devient par enchaînements d'idées synonyme de "couronnement" ou de "toque doctorale".

Dans cette comparaison entre deux interprétations d'un même symbole, le langage freudien demeure celui du désir, c'est-à-dire celui d'une libido réduite à ses composantes sexuelles. A l'inverse, Jung défend une interprétation qui se développe, non pas dans une limitation du savoir, mais dans une ouverture de l'âme sur la vie, sur le monde, sur l'être, là où le savoir philosophique accepte de renouer avec la poésie de l'imaginaire. C'est cette interprétation philosophique que nous allons essayer de développer.

### C) Le sens du rêve

Le privilège accordé par Freud au rêve tient d'abord à ce que les pensées du rêve ne se distinguent pas foncièrement de celles de la veille et que le rêve a un sens comme accomplissement déguisé d'un désir refoulé, mettant en scène dans son travail une série de mécanismes complexes en lesquels l'inconscient se laisse déchiffrer. Or, l'idée que les rêves ont un sens n'est pas nouvelle, la nouveauté étant bien plutôt que le désir représenté par le rêve est le désir infantile.

Au début du neuvième livre de la *République* (571 a -572b), Platon consacre deux pages à l'analyse du rêve. Au lieu d'envisager de l'extérieur le sommeil et la veille comme deux états physiologiques, il comprend le rêve et la veille, au-delà de leur discontinuité, comme deux modes de l'être-homme : l'être endormi et l'être en éveil. Quand nous nous endormons, quelque chose de nous s'éveille, quand nous nous éveillons, quelque chose de nous s'endort. Le sommeil ne se réduit pas à un état organique : il est, au sens le plus fort, un désordre, une perversion de l'ordre vigile. Platon conçoit le rêve comme une perturbation de l'ordre propre à l'état de veille car il met en jeu la partie désirante de l'âme, révélant une dimension qui reste cachée à l'état de veille. Le rêve ne me révèle pas la moralité ou l'immoralité, mais plutôt leur condition de possibilité. Le rêve apprend à l'homme ce qu'il en est, et ce qu'il peut en être, de son désir qui a été refoulé à l'état de veille mais dont la possibilité latente n'a pas disparu. Il est donc un chaos onirique et désirant sur lequel repose l'ordre vigile et qui n'est pas comme tel choisi et voulu. Si donc je ne suis pas le sujet de mon rêve, si ça rêve en moi, le rêve me dévoile cependant qui je suis vraiment à mon insu.

Qu'il y ait en l'homme, en tout homme, des désirs "dérégulés" (571 b5), c'est ce que le rêve nous atteste. Le rêve les atteste, mais il ne les crée pas, il ne sait que les libérer, que leur offrir l'espace où se manifester. Ces désirs sont ceux qui s'éveillent à l'occasion du sommeil, quand dort le reste de l'âme. La partie "bestiale et sauvage" tend à occuper tout l'espace de l'âme, sans être retenue par rien. Ce qui s'éveille pendant notre sommeil peut à tout instant se réveiller pendant notre veille. Le rêve révèle l'inhumain comme étant la possibilité la plus propre de l'homme : il n'est homme qu'en tant qu'il refoule en lui l'inhumain sans jamais pouvoir se délester de sa possibilité. Nous ne pourrions comprendre l'humanité de l'homme si nous ne prenions la mesure de l'inhumain en lui. La partie « bestiale et sauvage » est un constituant normal de l'âme humaine : si elle prend la domination, l'homme devient inhumain sans cesser pour autant d'être homme[8].

Le contrôle du rêve que Platon évoque dans la suite du texte (571e) relève d'une ascèse : pour réduire le désordre du rêve, il faut avoir à l'état de veille "endormi" le plus possible la partie désirante de l'âme, et développé le plus possible l'éveil de la partie rationnelle, de façon que sa veille se poursuive encore dans une certaine mesure pendant le sommeil. Cet éveil est l'effort d'une maîtrise de soi. Je dois pour Platon répondre de mon rêve avant tout en reconnaissant en lui la manifestation du désordre sur

lequel mon ordre s'édifie, la manifestation d'une dimension de moi-même qui autrement pourrait rester cachée. Sans le rêve, je ne saurais pas l'étendue ni le sens de ma responsabilité. Il découvre ce qui en moi s'avance sans être choisi ni voulu, et que le choix doit contenir. Je ne suis pas celui qui rêve - la partie de l'âme qui rêve n'est pas celle à laquelle je dois et peux m'identifier - mais jamais sans le rêve je ne pourrais savoir qui je suis. Le rêve n'est pas le mal, mais l'image du mal. Qu'importe si nous ne pouvons dormir comme nous veillons: apprenons du moins de nos rêves à ne veiller pas comme nous rêvons.

Prise dans la tradition platonicienne, l'interrogation de saint Augustin dans les *Confessions* donne à la question de la responsabilité du rêve, toute sa force dramatique et toute son intensité aporétique (Confessions, L. X, XXX, 41-42). Il est également impossible de répondre de nos rêves et de n'en pas répondre. Impossible d'en répondre puisqu'il y a un abîme entre celui qui se souvient de son rêve et celui auquel ce rêve est arrivé. Impossible de n'en pas répondre puisque c'est nous-mêmes que le rêve met en cause: « est-ce que, à ce moment-là, je ne suis pas moi-même, Seigneur mon Dieu ? ». La distance du rêve à la veille révèle que ce que nous n'avons pas fait, s'est pourtant fait en nous de quelque façon. Mais cette distance angoissante, n'est pas destructrice : le moi vigile prend conscience de lui-même en jaillissant de cette obscurité et de cette passivité du rêve. "L'homme vigile ne jaillit pas du néant, mais du chaos de son rêve. Sa liberté est lestée de son rêve". Pris en lui-même, le rêve est innocent. Mais l'homme ne peut pas ne pas saisir en continuité avec son existence vigile cet espace indéfini du rêve. Aussi ce que l'examen de la responsabilité du rêve permet d'éclairer n'est pas tant le rêve lui-même que le sens de la décision. Qu'est-ce que décider de soi? Si la liberté veut être parfaitement transparente à elle-même, si elle veut n'avoir rien à prendre en charge, alors elle doit nier le rêve. La liberté qui n'existe qu'en niant le rêve finit par devenir elle-même un simple rêve. Vide serait la décision qui n'aurait pas à prendre en charge un passé innocent en lui-même mais qui pour elle devient, au moins virtuellement, coupable. La décision décide l'indécidé : je suis innocent en rêvant, mais coupable d'avoir rêvé, irresponsable en rêvant, mais responsable de mon rêve. Dès l'instant insondable où il décide de soi et surgit à soi, l'homme n'existe qu'à prendre sur lui un passé. Ce passé est prénatal à la liberté, mais elle ne peut naître qu'à le prendre. La liberté qui ne prendrait pas sur elle ce qui est avant elle s'effondrerait dans l'opacité à force d'avoir voulu la transparence: ce que d'elle-même elle aurait méconnu reviendrait sur elle avec d'autant plus de violence, et en revendiquant l'irresponsabilité, elle finirait par l'atteindre. Telle est pour l'éthique la leçon du rêve: toute liberté anticipe sa naissance. A toi de décider s'il n'y a là qu'illusion. Mais si tu ne veux pas rêver toujours, il faut que tu répondes de ton rêve. Ce dont, en nous, nous ne sommes pas maîtres, nous ne pouvons ni nous en désintéresser, comme si cela n'était pas nôtre, ni le supprimer purement et simplement: nous pouvons, par la décision, décider de son sens. Le rêve doit ainsi renvoyer à une analyse de soi, même s'il ne met pas forcément en jeu notre responsabilité.

Dans tous les cas, il s'avère que l'homme est toujours lesté par son passé, puisque le rêve renvoie à des événements antérieurs à lui. Même si l'homme ne se reconnaît pas dans son rêve ou ne s'y retrouve que déformé, c'est quelque chose de lui qui lui est révélé. D'une part, il y a un écart irréductible entre le rêve et son souvenir qui fait que nous ne pouvons pas en répondre. D'autre part, ce n'est pas un autre que nous qui est mis en cause par le rêve, et nous devons donc d'une certaine manière en répondre. Il s'est donc produit quelque chose en nous que nous n'avons pas fait, cet écart pouvant générer de l'angoisse. Or là où il y a de l'angoisse, il y a désir, un désir ressenti comme menaçant. Cela, Freud l'a dit explicitement, mais Platon l'a également aperçu dans un contexte précis qui est celui, politique, du portrait de l'homme tyrannique. Il est dans le sommeil des désirs qui s'éveillent, la partie rationnelle étant endormie et la partie bestiale cherchant

à satisfaire ses appétits: « En cet état elle ose tout, comme si elle était détachée et débarrassée de toute pudeur et de toute raison; elle n'hésite pas à essayer en pensée de violer sa mère ou tout autre, quel qu'il soit, homme, dieu, animal; il n'est ni meurtre dont elle ne se souille, ni aliment dont elle s'abstienne; bref, il n'est pas de folie ni d'impudeur qu'elle s'interdise. » (Platon, République IX, 571 c-d.) Inceste, parricide, cannibalisme, zoophilie, voire théophilie caractérisent l'homme tyrannique. D'un tel homme on peut dire qu'il est la réalisation du rêve, qu'il n'y a plus pour lui de frontière entre le réel et l'imaginaire, que donc, à la différence de l'homme tempérant, il ne peut plus contrôler son sommeil. Ce que les songes mettent en évidence, « c'est qu'il y a en chacun de nous une espèce de désirs terribles, sauvages, sans frein, qu'on trouve même dans le petit nombre de gens qui paraissent être tout à fait réglés (Platon, op. cit., 572 b). La tyrannie, c'est donc d'abord notre rêve le plus intime et notre angoisse la plus profonde, puisque elle figure le désir qui convoque le sujet à son être, tout en étant pour lui le plus menaçant.

#### D) Rêve, existence et imaginaire

Freud conçoit le rêve comme une régression à un stade infantile : une pensée de désir peut ainsi s'exprimer au-delà de la censure. Mais, plus fondamentalement, peut-être est ce une dimension de l'existence qui est alors en jeu, le rêve conjurant la réalisation effective du désir, permettant le déploiement de tout un univers imaginaire comme une modalité de l'existence.

1. Dans *Rêve et existence*<sup>[9]</sup>, Ludwig Binswanger ouvre un horizon plus large que Freud. Le monde est donc à la fois union dans l'universel commun (koïnos kosmos) et dispersion dans le privé (idios kosmos). C'est ainsi qu'au fragment 89, Heraclite affirme « qu'il y a pour les éveillés un monde unique et commun, alors que chacun des endormis se détourne dans un monde particulier ». Les endormis ne sont pas ici les seuls rêveurs, mais tous ceux qui vivent selon leur pensée privée, pour qui la seule réalité est leur monde propre. La vigilance est un éveil hors de la pensée subjective, l'erreur consistant à s'isoler dans un monde particulier et à se séparer de l'universel. Or, selon Binswanger, la cure est ce moment où l'analysant doit choisir entre le fait de garder son monde privé ou bien s'éveiller en prenant part au monde commun en recourant à la médiation que l'analyste institue entre monde privé et monde commun. Binswanger en effet voit dans la différence de l'homme qui rêve et de l'homme qui veille la manifestation de la distinction entre la "vie comme fonction" et la "vie comme histoire" : "En rêvant l'homme est fonction vitale, en veillant, il fait l'histoire de la vie." Dans le rêve, le sujet ne sait pas ce qui lui arrive, l'individu n'étant pas celui qui fait le rêve, mais celui à qui le rêve se présente. La décision est alors le moment où "l'homme vigile jaillit du rêveur" et décide, non seulement de vouloir connaître ce qui lui arrive, mais aussi d'intervenir « lui-même dans la marche de l'événement »<sup>[10]</sup>. La vie qu'il ne fait pas s'ouvre alors sur l'histoire qu'il peut faire, la vie et l'histoire ayant un fondement commun : l'existence. D'un mode d'être dans lequel l'individu n'est que "le jouet de la vie qui s'élève et qui tombe", nous passons en nous éveillant à un tout autre mode d'être, celui de l'être soi. Ce jaillissement, qui est l'éveil même, est bouleversant : l'homme vigile prend en lui et sur lui le jouet qu'il fut dans le rêve. Cette analyse de Binswanger confère à la conception du rêve une ampleur inédite et une dimension ontologique permettant d'élaborer une théorie de l'imaginaire.

2. Il semble, en effet, que Freud ait réduit le rêve à une série d'images, qu'il est plus fondamentalement une expérience imaginaire, l'expérience onirique qui ne se réduit pas par une analyse psychologique. Telle est la thèse soutenue par Michel Foucault dans sa préface à *Rêve et existence*<sup>[11]</sup>. Il établit une continuité entre la facticité d'une vie dans un monde où l'on n'a pas choisi de naître et le libre projet d'une existence.

Le monde propre du rêveur est aussi son destin, lequel est à la fois liberté et aliénation, liant le passé au présent et revêtant par là la signification éthique que l'on trouve dans la tragédie, dans les songes d'Athalie ou de Macbeth. En ce sens, « si dans le sommeil, la conscience s'endort, dans le rêve, l'existence s'éveille » [12]. Freud s'en est tenu à la dimension symbolique du rêve, interprétant celui-ci en termes de régression à un passé infantile. Il n'a pas vu comment le sujet du rêve n'est pas la simple répétition d'un stade archaïque, mais l'expression de la mobilité de la vie se projetant vers une existence finie. La théorie du rêve acquiert ainsi une signification ontologique concernant le mode de l'existence comme présence au monde. Or, le monde ouvert par le rêve peut ainsi être qualifié d'imaginaire. Le rêve n'est pas simplement, comme c'est le cas pour Freud, une série d'images, ni un fantasme archaïque, mais il institue un ordre imaginaire. « le rêve n'est pas une modalité de l'imagination; il en est la condition première de possibilité » [13]. Il est ainsi le principe de la genèse de l'imagination, ce que Kant avait découvert : avant d'être reproductive et pour pouvoir reproduire, c'est-à-dire se constituer comme souvenir, l'imagination doit être productive. L'image empirique est toujours mimésis, copie d'une présence, alors que le schème [14] renvoie à une forme qui exprime l'activité temporalisante de l'imagination qui n'emprunte pas à la réalité mais la constitue. Ce qui vaut de l'imagination transcendante à l'œuvre dans la connaissance vaut également pour l'imagination esthétique qui configure le monde de l'art, donne à voir un invisible et ne se contente pas de recopier le donné. Aussi la création artistique peut-elle se rapprocher du rêve, tous deux procédant d'un même libre jeu des facultés. C'est ce qui permet à Foucault de dire que « l'image constitue une ruse de la conscience pour ne plus imaginer; elle est l'instant du découragement dans le dur labeur de l'imagination ». Productrice, l'imagination brise les idoles, les images préconstituées, « ne rendant pas le visible, mais rendant visible » (Paul Klee), donnant « un sens plus pur aux mots de la tribu » (Mallarmé) ou nous faisant entendre l'inouï de nos auditions. Freud lui-même a bien vu que le rêve est au-delà des images, qui ne sont jamais que ce que la veille en recueille, car « entre l'image vigile et l'imagination onirique, il y a autant de distance qu'entre une quasi-présence dans un monde constitué et une présence originaire à un monde se constituant ». On peut ainsi remonter de l'image à l'imagination, ce que Freud a appelé « sublimation ». Toutefois, si le rêve en est l'origine, alors que dans la maladie il n'est que symptôme, Freud n'a pas vu toutes les ressources qui étaient en œuvre, se contentant de faire du rêve la réalisation d'un désir refoulé. Il n'a pas vu notamment la fonction d'expression du rêve, n'en retenant que la dimension sémantique

### III) Signification philosophique de la découverte de L'inconscient

#### A) Les objections contre la psychanalyse

Dans *L'interprétation des rêves*, Freud montre les ruses qui permettent au contenu latent du rêve d'échapper à la conscience tout en s'y introduisant sous la forme déguisée d'un contenu manifeste. Aussi la conscience ne peut-elle que se tromper sur elle-même et, en l'occurrence, sur le contenu véritable de son rêve. L'interprétation des rêves montre que notre être ne saurait se confondre avec ce que nous avons conscience d'être. Comme l'écrit Arthur Rimbaud dans sa « Lettre à Paul Demeny », dite « du Voyant », « je est un autre ».

#### 1) Le sujet fissuré, face à une altérité intérieure

Ce que Freud nomme l'inconscient ne désigne pas une « une vide profondeur », la pure intériorité mystérieuse et rebelle à l'expression, mais l'altérité, une altérité intérieure au sujet, essentielle pour le définir. Ce que depuis Descartes la philosophie a pensé comme unité d'un rapport immédiat à soi nous

est présenté comme duplicité dans une relation d'étrangeté à soi-même. Sans doute Platon et avait-il décrit l'âme comme multiple. Mais l'« âme » n'est pas le sujet et l'idée d'une division qui sépare le sujet de lui-même et le constitue dans une irréductible aliénation est tout à fait distincte de celle d'une multiplicité de « parties » dont l'unité se trouve maintenue par un rapport hégémonique. Affirmer à partir d'un matériel fourni par la clinique l'existence d'un inconscient, d'une « autre scène », c'est aller bien au-delà de la conception d'une âme dans sa multiplicité. C'est poser le sujet comme fissuré, affirmer qu'il n'est pas là où il croit pouvoir se saisir sur le mode de la transparence immédiate à soi. Une telle affirmation ne peut manquer d'inquiéter le « philosophe » et le conduire à poser la question de la validité de l'expérience interne.

En effet, si nous ne sommes pas ce que nous avons conscience d'être, peut-être est-ce en raison de tout ce dont nous n'avons pas conscience et qui constitue notre être véritable. Telle est la thèse de ceux qu'on peut appeler, avec P. Ricoeur les philosophes du soupçon: Marx, Freud, Nietzsche. Il serait vain de reprocher à la conscience une telle ignorance dans la mesure où elle est involontaire et s'ignore elle-même. Ainsi, pour Freud, la conscience est séparée de son être par ce qu'il dénomme la censure, c'est-à-dire l'inconscient.

Si l'homme est un sujet fissuré, si "la différenciation du psychique entre conscient et inconscient" (Freud) condamne la conscience à ignorer l'essentiel du psychisme, comment comprendre cette altérité? Il y a deux positions philosophiques possibles : soit la reconnaissance de cette altérité, et l'intégration de la perspective psychanalytique à la philosophie; soit la négation de cette altérité intérieure à l'esprit. L'inconscient n'a pas de réalité en soi, il ne saurait y avoir d'autre sujet que le moi conscient : telle est la thèse déclinée de manière différente par les adversaires de la psychanalyse.

#### a. L'hypothèse de l'ics n'est ni légitime, ni nécessaire.

Dans un texte célèbre, Freud affirme que "l'hypothèse de l'inconscient est nécessaire et légitime." (*Métapsychologie, 1915*) Or, la description freudienne des phénomènes psychiques suscite une objection qui remet en cause sa légitimité. En coupant le psychisme en deux : le système inconscient d'une part, et le système conscient et préconscient d'autre part, elle rejette l'unité consciente du psychisme. La psychanalyse suppose à tout instant au sein même du psychisme un système inconscient qui n'est rien d'autre qu'une seconde conscience. Par exemple, Freud dit souvent que lorsque le psychanalyste s'approche d'une vérité que son patient ignore, les résistances inconscientes que ce dernier oppose à la découverte de cette vérité, s'accroissent au point que le malade refuse catégoriquement l'interprétation du psychanalyste, et envisage parfois même d'interrompre la cure. Or, comment « l'inconscient pourrait-il être informé des progrès de l'enquête psychanalytique, à moins d'être précisément une conscience? »<sup>[15]</sup>. Le statut de la censure chez Freud est en effet incompréhensible. Pour que la censure fonctionne, il faut qu'il y ait une reconnaissance, et que la censure soit consciente de ce qu'elle censure ainsi que du fait de censurer qu'elle ait conscience de soi, de son objet et de la finalité de son opération. Le système inconscient se conduit comme une conscience; il ruse pour accomplir ses désirs sans que la conscience ne s'en aperçoive. Dès lors, le psychisme d'un seul individu présente la structure intersubjective d'une relation entre deux sujets conscients dont on ne voit nullement par quel tour de magie ils pourraient former un seul et même psychisme. Outre cette légitimité contestable, l'hypothèse de l'inconscient psychique présente une nécessité douteuse. Wilhelm Steckel, qui fut un temps disciple de Freud, déclare: « chaque fois que j'ai pu pousser mes investigations assez loin, j'ai constaté que le nœud de la psychose était conscient ». Ainsi, contrairement à Freud qui situe dans l'inconscient la source des troubles psychiques, W. Steckel soutient que le patient a conscience des conflits qui le hantent et qui sont à l'origine de sa conduite pathologique. Dans ces conditions, la difficulté est de comprendre comment le malade peut à la fois avoir conscience et ne pas avoir conscience de sa maladie.

#### b. la mauvaise foi.

On peut alors opposer à l'hypothèse de l'inconscient psychique la notion sartrienne de mauvaise foi. De ce point de vue, loin d'être le jouet de forces inconscientes, dont le refoulement lui dissimulerait la signification véritable, le sujet serait avant tout un être qui se ment à lui-même. Prenons l'exemple d'un artiste qui souffre d'un complexe d'infériorité. Animé d'une ambition démesurée, il travaille d'arrache-pied au point d'y sacrifier sa santé. En même temps, cet artiste échoue régulièrement à parvenir à ses fins et, en dépit de ses efforts acharnés, ne cesse de constater douloureusement son infériorité par rapport à ceux qu'il considère comme ses pairs et dont il jalouse la réussite. Dans la perspective de la psychanalyse, la conduite de notre artiste est interprétée comme une névrose d'échec; son effort démesuré, est voué à l'échec car souterrainement sapé par une maladie qu'il ignore et dont la source est inconsciente. Cependant, il est possible de proposer une tout autre compréhension de cette conduite qui ferait alors l'économie de l'hypothèse de l'inconscient psychique. On peut en effet s'interroger sur l'authenticité de la volonté qui anime cet artiste: désire-t-il véritablement ce qu'il prétend vouloir, et ne recherche-t-il pas bien plutôt cet échec et l'humiliation qui l'accompagne, qu'il dit pourtant combattre de toutes ses forces ? Bref n'est-il pas de mauvaise foi ? La conduite de cet artiste répond en effet à un projet global de la conscience au sein duquel l'acharnement à réussir n'est qu'un moyen d'atteindre la fin recherchée. En outre, cet artiste ne cesse de se mentir et de se persuader qu'il veut ce qu'en réalité il ne veut pas. De ce point de vue, le choix de devenir un artiste exceptionnel, ainsi que l'acharnement infructueux à le devenir relève d'un projet inauthentique qui, simultanément, vise l'infériorité et aspire à la grandeur pour éprouver son infériorité<sup>[16]</sup>. L'inconscient freudien, tel que le voit Sartre, dans *L'Être et le Néant*, c'est le refuge de la mauvaise foi. En scindant la masse psychique en deux Freud a rendu le mensonge par rapport à soi possible. La conscience peut basculer d'un côté ou de l'autre et affirmer (moi) qu'elle n'est pas ce qu'elle est (ça), et inversement. Le recours à l'inconscient me permet alors de me débarrasser du fardeau de ma liberté, en expliquant que je suis déterminé par une entité psychique que je ne contrôle pas et qui me prive de tout libre arbitre. Mais ce n'est en réalité qu'une ruse grossière, car le prétendu inconscient est très largement conscient et de toute façon, il n'est pas séparé du conscient.

c. La dualité prend la forme d'une séparation interne à la conscience Rien ne sépare dès lors le conscient de l'inconscient. La censure n'est qu'un autre nom pour la mauvaise foi. Seulement, le changement de terme est important, car le sujet est irresponsable de la censure, alors qu'il est toujours responsable de la mauvaise foi. Entre les deux termes se glisse une tendance inavouée à fuir la responsabilité de ce que nous sommes. En appelant « censure » ce qui est en fait mauvaise foi, je mets ma liberté sous caution en la suspendant à l'inconscient. Si nous voulons prendre au sérieux notre liberté et la porter consciemment, il faut refuser cette séparation entre conscient et inconscient et rejeter « le postulat de l'inconscient ». Il faut accepter le risque de la transparence de la conscience, et affronter en face la mauvaise foi qui entretient une constante duplicité de moi vis-à-vis de moi. La conscience est totalement translucide et le sujet demeure totalement responsable de ses actes. C'est refuser la pleine lumière de la présence consciente, l'illumination du sujet. Contre la psychanalyse, Sartre défend l'idée que « l'illumination du sujet est un fait. Il y a bien là une intuition qui s'accompagne d'évidence ».

Ce qui est remarquable, c'est le point commun entre Freud et Sartre : dans les deux cas, nous avons affaire à l'analyse d'une dualité : dualité sous forme de la division entre conscient et inconscient, dualité sous forme de séparation entre la conscience du moi et lui-même dans la duplicité. Sartre entrevoit très bien que la relation à autrui permettrait de sortir de la duplicité. L'autre ne peut pas être dupe, comme je le suis moi-même. Il voit dans les angles morts, ces angles de moi-même que je ne veux pas voir. La duplicité est sans cesse remise en cause dans la relation à autrui. Je peux tenter de me mentir à moi-même indéfiniment, mais autrui a toujours l'occasion de percer le jeu de ma duplicité. Il est donc toujours possible de sortir de la conduite de mauvaise foi ; il n'y a donc pas de fatalité de la mauvaise foi. Par contre,

il y a bien chez Freud une fatalité de la névrose, car la coupure brutale entre le conscient et l'inconscient, anéantit par principe le pouvoir de la liberté, le pouvoir qu'a l'homme de devenir dans l'instant lucide en l'enfermant dans une représentation où il est définitivement esclave d'une entité mythique, « l'inconscient ».

### 3) Freud présente l'inconscient comme un second moi

Dans les *Éléments de philosophie*, Alain souligne *"la difficulté sur le terme d'inconscient."* Cette difficulté est de nature ontologique et éthique.

a. Alain procède à une généalogie de la notion d'inconscient. Comment Freud a-t-il pu inventer ce "personnage mythologique"? Il y a bien inconscience lorsqu'on ignore les causes qui nous font agir. En ce sens, les mécanismes du corps sont inconscients. L'homme a conscience de son émotion, mais il en ignore la cause. D'où la genèse de l'idée d'inconscient, *"t/n homme regarde s'il tremble afin de savoir s'il a peur. Ajax, dans l'Illiade, se dit : « Voilà mes jambes qui me poussent! Sûrement un dieu me conduit! » Si je ne crois pas à un tel dieu, il faut alors que je croie à un monstre caché en moi."* La mythologie invoque alors les dieux. Le bon sens ne rentre pas dans le jeu de cette illusion, mais le psychiatre la conforte; il invente le monstre, imagine l'animal mythologique *"le révèle à celui qui en est habité."* Il interprète de manière erronée des signes tout à fait ordinaires, en les surchargeant de sens : *"Le freudisme, si fameux, est un art d'inventer en chaque homme un animal redoutable, d'après des signes tout à fait ordinaires; les rêves sont de tels signes: les hommes ont toujours interprété leurs rêves, d'où un symbolisme facile. Seulement il faut éviter ici plusieurs erreurs que fonde le terme d'inconscient.* Ignorant les causes réelles, mécaniques de ma peur j'invente un "autre être". Cet autre être ou ce dieu ne sont que les mécanismes de mon corps, ce dont le bon sens a conscience. *"L'inconscient est un effet de contraste dans la conscience."* L'inconscient désigne simplement une absence de conscience, concernant certains mécanismes du corps. L'ics est l'autre nom du corps.

b. La position d'Alain est très proche de celle de Spinoza. Même si Spinoza n'emploie jamais le terme d'inconscient, l'origine de notion d'inconscient comme instance positive de l'esprit renvoie donc à une illusion de la conscience, telle que Spinoza l'a décrite : j'ai conscience de mon acte, mais j'ignore les causes de mon émotion. L'inconscient est déductible du rejet de l'illusion psychologique de liberté. Celle-ci réside en la croyance selon laquelle la liberté serait un libre décret de la volonté . Ensuite, l'inconscient doit être compris en référence à l'inconnu du corps. En effet, personne « n'a jusqu'à présent déterminé ce que peut le corps, c'est-à-dire l'expérience n'a enseigné à personne jusqu'à présent ce que, par les seules lois de la nature considérée seulement en tant que corporelle, le corps peut faire et ce qu'il ne peut pas faire à moins d'être déterminé par l'âme » (Spinoza, *Éthique*, III, 2, scolie). Cette méconnaissance de la puissance du corps nous conduit à considérer celui-ci comme un simple organe obéissant à l'esprit. Ce sont donc des mouvements inconnus du corps et des pulsions inconscientes qui nous poussent à agir tout en nous faisant croire que nous en décidons librement, alors même que la décision est la conséquence de l'acte et non sa cause. Si l'inconscient semble être alors assimilé à un inconnu, voire à un simple état d'ignorance, il a néanmoins une réalité positive car il est au principe d'automatismes et d'associations. Nos paroles ne sont pas d'abord volontaires : "Un homme en état d'ébriété aussi croit dire par un décret de l'Âme ce que, sorti de cet état, il voudrait avoir tu; de même le délirant, la bavarde, l'enfant et un très grand nombre d'individus de même farine croient parler par un libre décret de l'Âme, alors cependant qu'ils ne peuvent contenir l'impulsion qu'ils ont à parler" (*ibid*). Tout le champ de l'imaginaire est ainsi structuré comme un langage, constituant un système de signes offerts à l'interprétation<sup>[17]</sup>. Ceux qui se figurent qu'ils « parlent ou se taisent ou font quoi que ce soit en vertu d'un libre décret de l'âme rêvent les yeux ouverts » (*ibid*). Toutes les volitions et tous les actes de langage que nous rapportons à un libre arbitre illusoire ne sont donc que des déterminations d'un acte mental exprimant lui-même un état de notre corps tel qu'il est affecté par des causes extérieures.

c. Dans l'esprit d'Alain, il ne s'agit pas de contester la réalité de l'inconscient : il y a de l'impensé en l'homme, mais cet inconscient n'a pas de réalité en soi. L'inconscient est un terme technique qui désigne un simple mécanisme du corps et non un mécanisme fondamental de l'esprit; il n'a rien à voir avec un autre Moi qui chercherait à me corrompre ou à me faire agir contre mon gré. *"L'inconscient est une méprise sur le Moi, c'est une idolâtrie du corps. On a peur de son inconscient; là se trouve logée la faute capitale"* Il est dangereux d'ériger l'inconscient en un monstre qui, de l'intérieur, dicterait certaines de nos conduites car personne ne pourrait alors être tenu pour responsable de ses actes, et les crimes pourraient être mis sur le compte de l'inconscient de leurs auteurs. Nous serions alors incapables de tout jugement fondé et par là même de toute sanction pénale, car on ne condamne que les individus reconnus « responsables de leurs actes ». C'est une erreur grave <sup>n</sup>*de croire que l'inconscient est un autre Moi; un Moi qui a ses préjugés, ses passions et ses ruses; une sorte de mauvais ange, diabolique conseiller. Contre quoi il faut comprendre qu'il n'y a point de pensée en nous sinon par l'unique sujet, Je »*. Alain met en évidence les risques éthiques du freudisme, puisque toute la morale consiste à se référer au Je. Or l'hypothèse de l'inconscient risque de déresponsabiliser l'homme et de rendre vaine toute morale. En chargeant l'inconscient du mal, je puis me décharger de mes fautes sur ce mauvais ange. "Je" ne suis plus responsable de mes actes. Ce n'est pas moi, c'est l'Autre qui est à l'origine de mes actes immoraux (Fritz Lang) C'est donc au nom de la responsabilité qu'Alain dénonce les dangers de la personnification de l'inconscient. Il est dangereux de gonfler un terme technique car on détruit la personnalité du sujet. Or cette personnalité est l'unique source de l'action morale. Il n'y a pas de responsabilité morale sans un sujet libre. « *"Rien ne m'engage." "Rien ne me force." "Je pense donc je suis." Cette démarche est un recommencement. Je veux ce que je pense, et rien de plus.* »[\[18\]](#).

## B) L'intégration de l'inconscient dans une philosophie e l'esprit

"Ce dont tu as hérité, acquiers-le afin de le posséder." Goethe

Alain réduit ainsi l'ICS freudien à un fantôme mythologique, et il n'y a rien de positif dans « cette ombre qui pense derrière le penseur », dans cette « autre âme et comme un double, qui pense ces pensées auxquelles on ne pense point ». Est-il possible d'intégrer la théorie freudienne de l'inconscient à la philosophie sans la récuser? C'est ce qu'ont tenté plusieurs philosophes, notamment Biswanger dans la *Psychanalyse existentielle*, et Merleau-Ponty dans *Le Visible et l'invisible* ainsi que dans la *Phénoménologie de la perception* où il met en évidence la convergence entre la phénoménologie existentielle et la psychanalyse[\[19\]](#). Je développerai ici la tentative de Paul Ricoeur qui réinscrit Freud dans une théorie générale de l'interprétation et cherche à comprendre l'ICS dans le cadre d'une philosophie de l'esprit et non d'une philosophie de la conscience[\[20\]](#).

### 1) Archéologie de l'inconscient et téléologie du désir

Dans les années soixante, Ricoeur se mesure à la contestation de la psychanalyse dirigée contre une philosophie du sujet. Pour Ricoeur, il est nécessaire d'accepter la confrontation avec la psychanalyse, en renonçant à la tentation de scinder vérité et méthode, compréhension et explication. Dans son ouvrage magistral, *De l'interprétation*, il définit le discours de Freud comme un discours mixte qui mêle le langage de la force et celui du sens, exprimant la nature mixte de son objet, situé au point de flexion du désir et du langage.

Pour Ricoeur, la découverte freudienne relève d'une phénoménologie qui n'est pas de la conscience, mais de l'Esprit. La dialectique entre la psychanalyse conçue comme une archéologie du sujet (expression empruntée à Merleau-Ponty) et une téléologie de l'Esprit, de style hégélien, offre un modèle d'interprétation[21]. Il n'y a pas deux herméneutiques, dont l'une expliquerait la partie nocturne de l'homme et l'autre chercherait à comprendre sa partie diurne, mais une seule approche symbolique de l'homme. Selon cette démarche, l'inconscient n'est pas une réalité qui pense à la place du moi, mais un lieu qui relève d'une interprétation totalisante. Celle-ci est duelle, tournée pour une part, vers la résurgence de symboles archaïques, d'autre part vers de nouveaux symboles. Cette dualité de l'interprétation est liée à la dualité correspondante des symboles eux-mêmes. Les symboles représentent en une unité concrète ce que la réflexion dissocie dans les interprétations concurrentes et qu'il recompose à la fin de son itinéraire herméneutique. Les symboles authentiques ont une structure archaïque et prospective : d'un côté « ils permettent la réémergence de significations archaïques appartenant à l'enfance de l'humanité et de l'individu; de l'autre ils font émerger les figures anticipatrices de notre aventure spirituelle. D'un côté, ils répètent notre enfance, de l'autre ils explorent notre vie adulte : "Oh, my prophetic soul" dira Hamlet. Ils sont alors le discours de nos possibilités radicales. L'herméneutique analytique se tourne vers la résurgence des signifiants libidinaux originaires (mère, mort, phallus, père) et des signifiants cosmiques (archétypes). Ces symboles archaïques ont une double expression à la fois cosmique et psychique. Leur lecture constitue un moyen détourné par lequel nous replongeons dans l'archaïsme de l'humanité, archaïsme également présent dans les contes et dans les mythes. Il est possible, voire nécessaire d'articuler ce mouvement de régression vers les symboles les plus archaïques de l'humanité avec un mouvement de progression de l'Esprit. L'herméneutique philosophique inspirée de Hegel est orientée vers l'émergence de symboles nouveaux qui figurent l'ascendance de l'esprit. "La régression à l'archaïsme de l'humanité" est la voie possible "d'une découverte, d'une prospective, d'une prophétie de nous-mêmes." [22] Le symbole n'est plus alors régressif, mais prospectif, lieu d'émergence d'une culture. Œdipe et Hamlet ne sont pas simplement le lieu d'un drame œdipien mais le lieu d'un dépassement de la conscience humaine, du passage d'une conscience fautive à une conscience vraie; ils traduisent une promotion de la conscience de soi. Dans tous les cas la compréhension des expressions à double sens ou à sens multiple est un moment de la compréhension de soi. « Mais le sujet qui s'interprète en interprétant les signes n'est plus le Cogito, c'est un existant, qui découvre par l'exégèse de sa vie, qu'il est posé dans l'être avant même qu'il se pose et se possède. Ainsi l'herméneutique découvrirait une manière d'exister qui resterait de bout en bout à être interprétée».

La dialectique de ces deux herméneutiques permet d'éclairer un autre processus dialectique, celui de la conscience et de l'inconscient : « La conscience, dont l'inconscient reste l'autre, n'est pas la présence à soi, l'aperception d'un contenu, mais l'aptitude à refaire le parcours des figures de l'esprit. (...) C'est comme autre de son autre que l'inconscient se découvre maintenant, c'est à dire comme destin, opposé à l'histoire progressive orientée vers la totalité à venir de l'esprit. Ce qui reste finalement en question, c'est l'identité foncière de ces deux herméneutiques - identité qui nous fait dire : une phénoménologie de l'esprit et une archéologie de l'inconscient parlent non des deux moitiés de l'homme, mais chacune de la totalité de l'homme. » L'inconscient est interprétable comme l'autre de l'autre et non comme le lieu d'une radicale étrangeté. Même s'il fait référence au vocabulaire de la linguistique structurale, ("signifiant", "chaîne signifiante"), Ricoeur évoque une réalité conceptuelle qui n'a rien à voir avec celle de Lacan. Son projet herméneutique s'inscrit dans le cadre d'un dépassement de la phénoménologie, non dans celui d'une relève du Freudisme. Son livre suscitera la colère de Lacan, furieux de ne pas avoir été cité. E. Roudinesco raconte le malentendu entre les deux penseurs dans un joli chapitre intitulé *Intermezzo*. [23]

## 2) La vision d'un homme tragique et la présence d'un sens inconscient.

Étrangère à une conception métaphysique de la liberté fondée sur le libre arbitre, la psychanalyse freudienne renoue avec une vision tragique de l'homme : celle qui s'exprime dans la tragédie grecque, mais aussi celle de Schopenhauer qui, lui aussi, pense le vouloir-vivre comme répétition désespérante. Ce qui s'oppose au libre arbitre, ce n'est pas une causalité intérieure au sujet et ignorée de lui-même. C'est la répétition du « même » que Freud nomme automatisme, ou compulsion de répétition. C'est ce retour lassant qui donne sa vérité psychologique à la représentation tragique du destin : ce qui dans la temporalité propre du sujet, dans son « histoire personnelle », a été oublié et conservé par l'inconscient doit se répéter, étant méconnu jusqu'à ce qu'il soit reconnu. L'inconscient est pour l'homme "la mémoire de ce qu'il oublie". La causalité de l'inconscient, c'est donc le poids d'une mémoire oublieuse, d'un temps figé dans la répétition de l'identique qui place une existence sous le signe tragique de la contrainte et de la monotonie.

Cette vision d'un homme tragique est liée à la présence d'un sens inconscient. L'interprétation est au cœur de l'existence humaine telle qu'elle cherche à s'interpréter en quête de sens. Or le sujet névrosé ne réussit pas à donner un sens à son existence. Tout se passe comme s'il était prisonnier d'un sens inconscient. La notion de sens inconscient est dépourvue de sens pour qui réduit la constitution d'un sens à une visée intentionnelle de la conscience. Mais elle n'est pas étrangère à la philosophie de l'histoire. Au début de la huitième proposition de *Vidée d'une histoire universelle du point de vue cosmopolitique*, Kant écrit : « On peut envisager l'histoire de l'espèce humaine en gros comme la réalisation d'un plan caché de la nature pour produire une constitution politique parfaite, etc. ». Qu'est-ce qu'un « plan caché » sinon un plan qui échappe à la conscience des hommes et cependant rend l'histoire humaine signifiante. Or la notion d'un « sens inconscient » en psychanalyse signifie ceci : le sujet se trouve, par rapport à son histoire personnelle dont l'intégralité lui fait défaut, dans une position analogue à celle de l'individu historique par rapport à l'histoire de l'humanité. Comme l'individu historique, selon Kant, il obéit sans le savoir à un ordre caché auquel il est étroitement assujéti quelles que soient ses intentions conscientes. Cet ordre n'est pas un plan caché de la nature mais ce qu'il s'est caché de sa propre histoire, le produit de son propre aveuglement. Cet ordre est tissé par les signes du langage parce que l'aveuglement est aussi un mutisme: ce qui ne peut être dit ne peut être vu. Ce non dit et ce non vu par rapport à quoi le sujet conscient s'est placé par le refoulement en position d'extériorité constitue l'ordre caché qui rend signifiant une histoire qui ne peut prendre sens comme visée intentionnelle de la conscience. Le "sens inconscient" désigne ici le rapport que le sujet entretient avec la totalité de son histoire en tant que celle-ci précisément lui échappe en partie, en tant qu'histoire lacunaire dont l'analyse cherche à renouer les fils interrompus, sans jamais y parvenir. Ainsi le sens inconscient est bien absent de la conscience et pour celle-ci il est manque de sens. Mais il est présent ailleurs, là où la conscience cesse avec la mémoire et le langage, comme l'ordre des signes absents qui viennent constituer en énigme une histoire rendue parcellaire.

## 3) La conquête de la liberté et la revalorisation du sujet

La psychanalyse n'aurait-elle donc d'autre intérêt que de conférer un aspect scientifique à la notion tragique de destin, et de s'opposer à une vision éthique de l'homme? N'est-elle qu'une figure moderne du destin tragique? Non, car elle pour tâche de nous libérer de ce destin. Le souvenir enfoui ne nous condamne à la répétition des mêmes symptômes que dans la mesure où il est méconnu par la conscience. La tâche de l'analyse psychologique est de le faire remonter à la clarté de la conscience, en pleine lumière, de faire en sorte qu'il soit reconnu. C'est dans le souvenir que se trouve le secret de la rédemption. "Apprendre c'est se ressouvenir" écrivait Socrate dans le *Ménon*. C'est cette assumption par le sujet de son histoire en tant qu'elle est adressée à l'autre qui fait le fond de ta nouvelle méthode à quoi Freud donne le

nom de psychanalyse. Les moyens de la psychanalyse sont la parole, en tant qu'elle confère aux fonctions de l'individu un sens. Ces opérations sont celles de l'histoire en tant qu'elle constitue l'émergence de la vérité dans le réel. "L'analyse ne peut avoir pour but que l'avènement d'une parole vraie et la réalisation par le sujet de son histoire, dans sa relation à un futur." (Lacan) L'individu va ainsi réordonner ses souvenirs passés, donner un sens à son histoire. Cette réappropriation par le sujet de son histoire s'opère par le moyen d'une parole échangée, confrontée à un autre. C'est l'effet d'une parole pleine de ré-ordonner les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir. Mais l'histoire d'un sujet n'est pas individuelle et la fin de l'analyse coïncide avec le moment où la satisfaction du sujet trouve à se réaliser dans la satisfaction de tous ceux qu'elle associe à une oeuvre humaine.

Le travail de cure de la psychanalyse est de ce point de vue proche de l'entreprise spinoziste. "Freud, écrit Ricoeur, veut que l'analysé, en faisant sien le sens qui lui est étranger, (...) vive un peu plus libre et finalement plus heureux<sup>[24]</sup>. C'est la leçon de Spinoza : on se découvre d'abord esclave, on comprend son esclavage, on se retrouve libre dans la nécessité comprise. Si *L'Éthique* se présente comme une entreprise de libération nous conduisant de la servitude passionnelle à la liberté de la raison, elle peut aussi se concevoir comme un travail de cure visant à nous émanciper de notre passivité native. Retrouvant l'esprit des sagesse antiques, Spinoza confère à la philosophie une valeur curative et l'entreprise éthique est ainsi conçue comme une pratique de la vérité dont l'effet est de transformer le sujet en un mouvement de conversion et de travail sur soi. L'accès à la vérité est en même temps une opération de transformation du sujet, supposant une cure qui consiste à se désintoxiquer de l'illusion téléologique et de l'illusion psychologique d'une liberté de la volonté, exigeant de substituer certains affects à d'autres. Spinoza retrouve la vieille idée des sagesse antiques pour qui l'accès au vrai requiert des conditions de spiritualité supposant un travail sur soi et impliquant un retour à la transformation de soi. A l'opposé, pour la pensée classique le sujet du savoir est étranger à toute vérité sur soi et c'est dans ce cadre que la psychologie apparaît comme une science théorique, la dimension curative étant reléguée dans la médecine.

### Conclusion

Il y a dans la philosophie et dans la théorie psychanalytique la reconnaissance d'un "insu", de la nescience dans la quelle nous sommes aussi bien de notre conscience que de notre inconscient. Cette reconnaissance est une démarche de liberté, la première étape d'une vraie liberté, non pas de cette liberté illusoire qui prétend tout maîtriser et affirme l'existence d'un sujet imaginaire, mais la vraie liberté, celle qui se reconnaît dans la limites de ses déterminismes. La théorie freudienne de l'inconscient engage ainsi la pensée dans une vision de l'homme à laquelle il serait facile de reprocher une certaine complaisance dans l'irresponsabilité si Freud n'avait lui-même promu le « devenir conscient dans l'analyse à la dignité d'un impératif moral.

Wo es war, soll Ich werden "Où Ça était, Je dois/doit devenir.

En d'autres termes, le "Je" doit devenir une subjectivité réfléchissante, capable de délibération et de volonté. Il est possible de traiter philosophiquement de la psychanalyse en la situant dans la perspective d'une subjectivité libre, mais limitée par les contraintes que lui impose la détermination inconsciente. C'est parce que Freud a placé la subjectivité au cœur de son dispositif qu'il est parvenu à conceptualiser une détermination inconsciente obligeant le sujet à ne plus se regarder comme le maître du monde mais comme une conscience de soi. Le sujet freudien est un sujet libre, doué de raison, mais dont la raison vacille à l'intérieur d'elle-même. C'est de sa parole et de ses actes, et non de sa conscience aliénée, que pourra

surgir l'horizon de sa propre guérison. Autrement dit, le sujet freudien n'est possible que parce qu'il pense l'existence de son inconscient. De même, il n'est libre que parce qu'il accepte de relever le défi de cette liberté contraignante et qu'il en reconstruit la signification. Pour qu'un sujet puisse accéder à son inconscient, encore faut-il qu'il soit conscient de l'existence de cet inconscient et de son universalité. En ce sens, la théorie freudienne est bien l'héritière du romantisme et d'une philosophie de la liberté critique issue de Kant et des Lumières. Ainsi la psychanalyse est-elle la seule doctrine psychologique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à avoir associé une philosophie de la liberté à une théorie du psychisme. Elle devrait donc, dans ces conditions, être capable, aujourd'hui encore, d'apporter une réponse humaniste à la barbarie d'une société uniformisante qui tend à réduire l'homme à une individualité narcissique, immergée dans le culte de soi et toujours en quête d'un effacement du rêve et de l'inconscient.

[1] Ce qui fait l'objet d'un consensus entre les membres d'une communauté scientifique (T. Khun)

[2] "Comme tous ses maîtres, Freud voit dans la science la seule discipline de la connaissance, la règle unique de toute probité intellectuelle" (DL, p. 81) . En matière de philosophie, il professe un positivisme matérialiste comme la plupart des médecins à l'époque de sa jeunesse, c'est-à-dire au système de pensée auquel sa découverte portait précisément un coup mortel.

[3] (*Die Traumdeutung*, au sens littéral = L'Interprétation du rêve)

[4] Le rêve marque la régression de l'appareil psychique non seulement à l'image, mais aussi à des stades infantiles de la sexualité, jusqu'à la restauration hallucinatoire d'une perception. C'est le thème de "la scène primitive" que l'enfant a effectivement vécue. La préférence donnée dans le rêve à la figuration est tenue par Freud pour la reviviscence hallucinatoire d'une scène qui a eu lieu; cette scène est modifiée par des éléments récents à l'origine du rêve.

[5] Freud considérait le rêve comme la voie royale d'accès à l'inconscient. Mais c'est surtout une voie royale pour l'analyste avec la visée de connaissance qui était alors celle du fondateur de la psychanalyse et qui lui a permis de dégager les lois d'organisation et de fonctionnement de l'inconscient, qui se trouvent être précisément celles du langage.  
*Norbert Bon - 28/04/2004*

[6] L'attitude réductrice condamne le développement de la pensée objective. La causalité étant définie avant même que l'analyse ne commence, les résultats ne pouvaient qu'être traduits en termes œdipiens.

[7] Je reprends ici les analyses développées par Sophie Moreaux-Carré dans un article intitulé Jung critique de Freud. La question du symbolisme Res Publica n° 22 (4<sup>e</sup>me trimestre 1999)

[8] La question est celle de la responsabilité du rêve, telle qu'elle a été magnifiquement analysée par Jean-Louis Chrétien (Jean-Louis Chrétien, « Rêve et responsabilité » in *La Voix nue*, Paris, Minuit, 1990).

[9] Ludwig Binswanger, « Rêve et existence » in *Introduction à l'analyse existentielle*, tr. J. Verdeaux et R. Kuhn, Paris, Minuit, 1971, p.199-225

[10] Ludwig Binswanger, *Ibid*, p. 225

[11] Le rêve est ainsi révélateur de la transcendance d'un monde qu'il ouvre comme un monde exprimant la solitude de l'individu. Herder « le rêve est la langue maternelle de l'homme ».

[12] Michel Foucault, *op. cit.*, p. 94.

[13] Michel Foucault, *op. cit.*, p. 110

[14] Le schème est une détermination du temps qui permet d'appliquer le concept à l'expérience.

[15] J.-P. Sartre, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, 1987, p. 531 et p. 88. De même, à propos du refoulement, Sartre demande comment une telle force peut choisir entre les pulsions sexuelles licites et celles illicites, afin de refuser à ces dernières l'accès à la conscience

[16] « choisir d'être un artiste inférieur, c'est choisir nécessairement de vouloir être un grand artiste: sinon l'infériorité ne serait ni subie, ni reconnue ». Sartre, *L'être et le néant*, p. 529.

[17] Spinoza, *Ethique* II, XVIII, scolie

[18] Alain, *Éléments de philosophie*, Livre II, ch. XVI, note 146, Éd. Gallimard, 1941, p. 155.

[19] Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*; 1ère partie, chap. V : R. Barbaras *Notions de philosophie*, « Le conscient et l'inconscient », I, folio, essais, Gallimard, 1995, pp. 489-551.

[20] La philosophie de l'Esprit se propose "la connaissance du véritable de l'homme, - comme du vrai en soi et pour soi - de l'essence de l'homme en tant qu'esprit" Hegel, *Encyclopédie des sciences philosophiques*, paragraphe 377.

[21] Dans l'optique d'une anthropologie philosophique, Ricoeur définit l'inconscient comme un objet constitué par l'ensemble des démarches herméneutiques qui le déchiffrent.

[22] Paul Ricoeur, *Finitude et culpabilité*, tome II, *La symbolique du mal*, Aubier, 1960, p. 20. *Le conflit des interprétations*, pp. 239-242. A. Stanguennec, *Études post-kantiennes*, I, p. 118.

[23] Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, tome 2, 1925 -1985, Fayard, 1994, pp. 398-405. Lacan réagit "comme une maîtresse trompée par son amant." p. 401.

[24] Cl, p.43

M. Poitevin